

TERRITOIRES DE LA MEMOIRE



18 MAI
30 2015

Robert Maistriau Témoignage de la barbarie nazie



Création
Chloé Sabel
Sarah Argento
Sophie Bodson

« Une histoire parmi des millions d'autres... »



*« Nous avons beaucoup souffert, mais ceux qui
sont morts ont encore plus souffert »*

« Une histoire parmi des millions d'autres... »

Robert Maistriau wurde am 13. März 1921 in Ixelles geboren. Er war ein belgischer Widerstandskämpfer der Universität Brüssel. Er war Mitglied der «Gruppe G» die für ihre vielen Sabotageakten bekannt war. Am 19. April 1942, machte **Robert Maistriau** mit zwei seiner Freunde den Angriff auf den 20. Konvoi und rettete zahlreiche Juden. Er verbrachte 14 Monate seines Lebens eingesperrt in Breendonk und Buchenwald... Nach dem Krieg wanderte er in den Kongo aus, wo er viele Projekte in die Tat umsetzte, wie zum Beispiel die Wiederbepflanzung der Wälder und die Schaffung einer Grundschule. So schützte er viele Menschen vor der Armut. Er starb in 2008 und hinterliess uns folgenden Satz :

« Wir haben viel gelitten, aber die, die gestorben sind, haben noch mehr gelitten ».



1. Histoire : Robert Maistriau.

1.1. Biographie.

Robert Maistriau a vu le jour le dimanche 13 mars 1921. Il est né à Ixelles, dans une famille bourgeoise. C'est dans cette métropole que Robert a passé son enfance ainsi qu'une grande partie de son adolescence. Ce petit garçon blond aux cheveux ondulés ne savait pas encore à cette époque, qu'il allait devenir un véritable héros. Il a vécu dans une petite maison accompagné de sa maman et de son demi-frère, Claude, qui était de six ans son aîné. Ce dernier est né d'un premier mariage du côté maternel. Le papa de Claude, avait des origines juives et est décédé pendant la première guerre mondiale. La maman de Claude et Robert n'a jamais fait aucunes différences entre eux, ceux-ci ont été adorés et aimés d'un amour inconditionnel. Ils avaient néanmoins un point commun tragique : la mort de leurs pères. Le papa de Robert a exercé la profession de médecin militaire sur le front de l'Yser dans l'armée belge et a perdu la vie quelques années après la fin de la première guerre mondiale, en 1928. Avant de mourir il a donné un conseil précieux à son fils : « *Après le français, tu dois apprendre l'allemand, car c'est la langue de nos ennemis* ». Claude Whal avait néanmoins la nationalité française puisque son père était français et sa maman aussi. La maman de Robert, Fernande Louise, a eu la nationalité belge lors de son deuxième mariage avec le papa de Robert, Charles-Eugène Maistriau. La plus grande passion de Robert durant sa jeunesse était le scoutisme. Robert et Claude entretenaient une relation fusionnelle Robert accompagnait régulièrement son frère lors de visites à sa famille paternelle. D'ailleurs, il a éprouvé une grande sympathie pour la grand-mère de Claude. C'est peut-être l'une des raisons pour laquelle Robert ressentait de la compassion envers ses camarades juifs de l'athénée d'Uccle. Il a confié plus tard qu'il avait pitié d'eux car certains n'arrivaient en Belgique avec leurs parents qu'à l'adolescence, ce qui entraînait beaucoup de soucis, entre autres au niveau scolaire. En 1933, il n'avait que 12 ans et pourtant il s'imaginait déjà la deuxième guerre mondiale. Robert Maistriau a fréquenté cette école où il sera diplômé quelques années plus tard. Sa maman ressentait une certaine haine contre les allemands puisqu'ils avaient tué son premier mari durant la 1^{ère} guerre mondiale.

Il a décidé de poursuivre ses études à l'université de Bruxelles. Celle-ci était merveilleuse pour les étudiants. Dans cette université libre, l'obéissance et l'enseignement ne devaient pas être entravés par des contraintes religieuses et idéologiques. Pas une seule journée ne s'écoulait sans une protestation, une manifestation, un débat. Des groupes s'engageaient pour toute cause. Pour lui le nazisme était une résurrection de l'empire allemand. Robert Maistriau était toujours à l'université de Bruxelles lorsque la seconde guerre mondiale a éclaté. Dans le livre « Rebelles silencieux de Marion Schreiber », il confie : « *Lors de l'invasion allemande durant la 1^{ère} guerre mondiale, les allemands ont fait preuve d'actes de barbaries. D'une certaine manière, je me souviens que nous les jeunes, étions déjà contre les allemands avant même la seconde guerre mondiale* ». Le 10 mai 1940, les allemands sont entrés en Belgique. À 5 heures du matin, ils entendaient quelques petits avions qui bombardaient Bruxelles. Claude a dû rejoindre l'armée française. Sa maman, n'avait jamais connu l'occupation allemande puisque la 1^{ère} guerre mondiale, elle l'avait passée à Paris. Lors de l'invasion, elle a été bouleversée. Robert a été mobilisé pour aller à l'hôpital de Gand car il était étudiant en médecine. Il a été intégré dans l'armée et ensuite transféré à Saint-Gilles en France. Quand il a compris que les allemands allaient arriver, il s'est enfui. Il est d'abord allé dans le sud dans l'espoir éventuel de passer l'Espagne mais c'était difficile. Il est arrivé à Toulouse où il s'est retrouvé chez des Belges, il y reste trois semaines. En juillet 1940, il a retrouvé son frère qui était dans le centre de la France. Robert s'est rendu compte qu'il n'avait qu'une chose à faire : rentrer chez lui. Quand il est rentré à Bruxelles, il avait 19 ans, il a songé à reprendre les études et à passer les examens de médecine mais il les a ratés. Il pense alors à passer le jury central mais il était découragé. Le mouvement scout existait encore et il s'en occupait superficiellement. Dans les années 1940-1941, à sa connaissance, il n'y avait pas de résistance. Pendant les premières années de la guerre, Robert travaillait dans une petite entreprise familiale où il rencontrera sa future femme qui était la fille du patron. Plus tard, il est entré en contact avec le « Groupe G » fondé par d'anciens étudiants de l'université de Bruxelles. Ce groupe était constitué de 5000 à 6000 personnes. A la tête de cet organisme se trouvaient des intellectuels non militaires. Leurs buts étaient de détériorer le matériel de production et de freiner la production des usines qui intéressaient les allemands.

Pourtant ce rassemblement a permis bien plus, par exemple, l'attaque du 20^{ème} convoi, qui a eu lieu le 19 avril 1942. C'est Robert Maistriau accompagné de ses deux amis d'enfance Youra Livchitz (communiste) et Jean Franklemon (juif) qui ont réalisé ensemble cette attaque. Youra et Jean étaient plus âgés que Robert. Ils avaient tous les trois le pressentiment que les juifs partaient pour une exécution massive. C'est aussi une des raisons pour laquelle Jean Franklemann avait changé son nom en Franklemon. Lorsqu'il est arrivé d'Allemagne en 1923, Youra Livchitz faisait déjà partie d'un autre groupe « *le cercle du libre examen* ». C'était un club de débat, aussi bien fréquenté par les professeurs, que par les étudiants. Cet endroit a marqué l'atmosphère de l'université de Bruxelles, plus que d'en n'importe quel autre groupement politique. De ce cercle d'étudiants est né l'un des mouvements le plus actif de la résistance pendant l'occupation de la Belgique. Ce groupe était évidemment le « groupe G ». Une profonde confiance liait ses membres. C'est Youra qui a présenté le projet de l'attaque du 20^{ème} convoi, mais le groupe a refusé car il trouvait l'opération trop risquée. Youra Livchitz a voulu réaliser cette attaque à tout prix, il lui fallait des gens en qui il avait confiance, c'est pourquoi il s'est tourné vers Robert et Jean, ses fidèles amis d'enfance.

La nuit du 19 avril 1943, le 20^e convoi doit quitter la Caserne Dossin dans la soirée en direction d'Auschwitz. Youra l'a appris et à trois, avec Jean Franklemon, ils ont décidé d'attaquer le convoi. Ils ont alors eu l'idée de déposer sur la voie un fanal recouvert d'un papier rouge afin d'arrêter le train. Ils ont donc décidé de se rendre à bicyclette de la ville de Bruxelles vers un bosquet entre Boortmeerbeek et Haacht. Le nombre de voyageurs par convoi avait récemment augmenté, il passait de 1300 à 1500 personnes par train. Dans celui –ci se trouvaient des adultes, bien entendu, mais aussi 300 enfants. Les enfants qui se trouvaient dans ce convoi ont dû voyager majoritairement sans leurs parents, ils étaient contraints de faire le voyage sans le moindre confort. Robert, Youra et Jean étaient partis avec pour seuls matériels : trois pinces et un revolver appartenant au « groupe G », c'était Robert Altenhoff qui leur avait apporté, et le fanal autour duquel ils avaient enroulé le tissu rouge. Ils étaient décidés à stopper le train emmenant des juifs à la destination d'Auschwitz. Ces trois copains s'étaient planqués derrière un buisson, lorsque le train est arrivé et s'est arrêté grâce au fanal, ils ont réussi à ouvrir une des portes du wagon pour libérer 17 juifs, dont Simon Gronowsky enfermés dans cette partie du train. Dans chaque wagon il y avait en moyenne entre 50 et 60 juifs. Robert apprendra par la suite que les chauffeurs belges du train se sont arrêtés plusieurs fois pour permettre à des juifs de s'enfuir par les portes cassées.

Après cette attaque, les wagons avec fenêtre ont été remplacés par des wagons à bestiaux. Les personnes qui ont réussi à s'échapper ont essayé de s'en sortir comme ils le pouvaient. Ce 19 avril 1943, 231 déportés se sont échappés du convoi avant la frontière allemande, la plupart ont trouvé refuge dans des habitations belges. 23 juifs sont morts sous les balles de l'escorte alors qu'ils essayaient de s'enfuir. Quand il rentre chez sa mère, cette nuit-là, le jeune Robert ne lui raconte rien. Plus tard quand elle apprendra son exploit, sa mère, lui offrira, non sans humour, un exemplaire de Don Quichotte pour le féliciter. Le 2 août 1943, Robert Maistriau a échappé de peu à une arrestation par la police allemande. Par chance, il ne se trouvait pas chez lui cette nuit-là, par contre, ses deux camarades ont eu beaucoup moins de chance et se sont faits arrêter.

En octobre 1943, Robert Maistriau a repris contact avec l'un des fondateurs du « groupe G » et est devenu alors le nouveau chef de l'organisation de recrutements des résistants. Il a été très actif et très productif particulièrement dans le Hainaut. Grâce au nouveau groupe de résistants qu'il a créé, Robert a fait dérailler plusieurs trains, heureusement, sans jamais tuer personne. C'est aussi cette alliance qui a permis l'arrêt des usines pendant plusieurs jours, grâce à une coupure de courant. Le lendemain, il se fera arrêter par la police allemande, il a réussi à s'enfuir. Il n'abandonnera pas pour autant son investissement au sein du réseau de résistance. Il a continué ses activités, mais cette fois-ci dans les Ardennes.

Il a été arrêté en 1944 avec plusieurs de ses fidèles amis. Heureusement, la police allemande n'a jamais fait le lien entre les activités qu'il réalisait pour le « groupe G » et les attaques de trains. Il a passé 14 mois dans des camps de concentration notamment à Breendonk qu'il quittera en mai 1943. Les anglais sont venus le libérer dans la nuit du 24 au 25 avril 1945. Lors de sa libération, Robert ne pesait plus que 39 Kg et dira : « *Nous avons beaucoup souffert mais ceux qui sont morts ont encore plus souffert* ». Il s'est occupé néanmoins, en septembre 1945, de liquider toutes les preuves d'administrations du réseau de résistance. Une année après la fin de la guerre, le Général de Gaulle a invité Robert Maistriau accompagné d'autres compatriotes dans la capitale française, Paris. Cette commémoration l'a beaucoup touché à l'époque. Pourtant, tout n'était pas parfait car il a appris une triste nouvelle, son ami d'enfance avec qui il avait partagé tant de moments pendant la guerre, dont l'attaque du 20^{ème} convoi est décédé. En effet, Youra Livchitz a été trahi par un espion biélorusse, Romanovich, pour être ensuite fusillé le 11 février 1944 dans le camp de concentration de Sachsenhausen. Quant à Jean Franklemon, lui aussi a été trahi, il a participé à la marche de la mort et en est ressorti vivant. Il est décédé d'une cirrhose en 1977. Robert lui, a décidé de reprendre ses études de médecine.

Une fois diplômé, il quitte la Belgique en 1949, âgé de 27 ans, pour rejoindre le Congo accompagné par sa femme. Il a confié au magazine « La capitale », le 6 septembre 2004 : « *Je pensais que la guerre allait recommencer. Nous avons donc décidé de partir en Afrique.* » Le couple a vécu à Kinshasa et a ouvert une huilerie de palme au sud, produisant quelques 130 tonnes d'huile par mois et employant 300 ouvriers. Par la suite, ils ont ouvert une chaîne de boutiques vendant un peu de tout. En 1963, Robert a décidé d'élever du gros bétail. Cette activité les occupera jusqu'à leur retour en Belgique. La région dans laquelle ils vivaient ne comptait pratiquement pas d'arbres. Il vient alors à Robert, l'ingénieuse et fantastique idée d'en planter. 100 000 arbres seront mis en terre par une centaine de travailleurs. En 1995, sa femme est tombée malade et ils ont dû rentrer en Belgique. Néanmoins, une partie de son personnel est resté sur place et se charge de continuer l'activité. En 2005, Robert Maistriau a confié à des amis la tâche d'entretenir et d'exploiter prudemment sa forêt. Ils sont aussi chargés de faire fonctionner l'école primaire créée quelques années plus tôt par Robert Maistriau. À l'âge de 87 ans, cet homme souriant et si modeste avait été nommé « juste parmi les nations » par l'Institut du Yad Vachem à Jérusalem. 50 ans après la guerre Robert Maistriau a reçu une médaille qui l'a très peu touché. Quelques années plus tard il a reçu une lettre d'une dame de Saint-Idesbald dans laquelle elle le remerciait d'avoir sauvé la vie de son papa. Robert Maistriau a été bouleversé et ému par cette lecture. Dans ses dernières années, il est devenu aveugle à cause du diabète et est décédé à l'âge de 88 ans.

Le nom de Robert Maistriau restera à jamais gravé dans l'histoire grâce à ses actes de résistance, qui ont permis de sauver 231 juifs. C'était un homme courageux, un héros.



Source :
<http://www.laboiteaimages.be/blog/>

1.2. Interview de Robert Maistriau.

Extrait de l'interview de Robert Maistriau réalisé le 20 janvier 1999 et le 27 janvier 1999. Les interviewers sont Yannis Thanassekos, directeur de la fondation Auschwitz accompagné de Michel Rosenfeldt, collaborateur de la fondation Auschwitz.

R.M. : Francklemon, Livschits et moi, nous sommes partis par la chaussée de Haart et nous sommes arrivés, à mon avis, il était nuit noire. Apparemment pleine lune mais on ne voyait pas parce que il y avait beaucoup de nuages et nous sommes arrivés tout près du petit village de Haart, où je n'étais sans doute jamais allé. Mais enfin, surtout dans la nuit, on ne reconnaissait rien du tout. Livschits m'a chargé d'aller mettre la lampe allumée sur les rails et je leur ai remis mes pinces. Moi, j'ai gardé une pince, une lampe torche et la lampe que j'ai après porté sur les rails.

L. : Il y a une raison du choix de Haart, ce village ?

R.M. : Non, Non, c'est lui qui a imaginé cet endroit-là et puisque c'était entre Maline et Louvain, c'était pas mal. On était certains d'avoir toute la cargaison. Bref, vers 11h ou quelque chose comme ça, on a entendu le bruit du train. Mais malheureusement, j'avais mis cette lampe pas tellement loin d'un tournant, de sorte que, le conducteur du train a vu ma lampe assez tardivement mais aussitôt il a actionné les freins et le train s'est mis à freiner. La locomotive a roulé au-dessus de la lampe et puis la locomotive s'est arrêtée à 100m de là. Et donc je me trouvais nez à nez avec l'un des derniers wagons. Peut-être pas le dernier mais peut-être le 5 ou 6 avant la fin du train. À ce moment-là, j'ai remarqué qu'en tête de train, derrière la locomotive, il y avait des militaires allemands dans un wagon allumé. Bon alors, je vais dire, j'ai eu un instant d'hésitation. Ce n'était pas de la peur, c'était de l'hésitation. Une seconde et puis je crois que le vrai courage consiste à marcher sur son hésitation. Et j'ai été ouvrir le wagon. Ce n'était pas le wagon en face de moi. On en a le numéro d'ailleurs, par les archives de Breendonck. Et je vous assure que le numéro ne m'intéresse pas.

L. : La lampe a servi à arrêter le train ?

R.M. :Oui, cette lampe a servi à arrêter le train.

Extrait de l'interview de Robert Maistriau réalisé le 9 octobre 1997 et L'interviewer est Johannes Blum, cette interview appartient actuellement à la caserne Dossin à Malines mais elle appartenait auparavant aux compagnons de la mémoire à Bruxelles.

I. : On est en 1942, comment ça ce passe ? Est-ce-que vous vous rapprochez d'une forme de résistance ?

R.M. : Je pensais à mon engagement mais dans les faits je ne pense pas.

I. : C'est à dire que c'est un hasard si vous avez rencontré la résistance ou vous vous en êtes rapproché ?

R.M. : C'était une recherche systématique.

I. : Et vous n'aviez pas trouvé plutôt ?

R.M. : Je n'ai pas trouvé plutôt sauf peut-être fin 1942 ou début 1943.

I. : Ca s'est passé comment ?

R.M. : Ecoutez, je continuais à voir monsieur Leclercq qui lui était en relation avec des gens qui ne me dénommaient pas.

I. : Comment aviez-vous rencontré monsieur Leclercq ?

R.M. : Il était aussi du groupe des joueurs de Crockett.

I. : Et donc monsieur Leclercq vous a mis en contact avec des gens que vous ne connaissiez pas ?

R.M. : C'est à dire que début 1943, j'ai une petite incertitude au point de vue chronologique. En tout cas, je voyais encore Youra Livchitz..par amitié. Ce qui est certain c'est que je suis parti dans les Ardennes pour un organisme qu'on m'avait présenté sous le nom de Groupe G. C'était Leclercq qui m'y avait envoyé. C'était après l'opération du train.

I. : La chronologie est difficile je comprends mais en gros c'est monsieur Leclercq qui vous a mis en contact avec le groupe G ?

R.M. : C'est monsieur Leclercq qui m'a mis en contact avec ce qu'allait devenir le groupe G.

2. Un amour fraternel : un récit inspiré par la vie de Robert Maistriau.

La guerre a commencé il y a deux longues années déjà mais ce n'est qu'en cette année 1942 qu'elle se ressent le plus ici en Belgique. C'est dans ce contexte difficile que je vais vous raconter mon histoire et la sienne. Je m'appelle Romain Marissiaux, j'ai 21 ans et j'ai été élevé dans l'optique qu'il fallait se battre pour ceux qu'on aime mais surtout pour ses convictions. Cela fait déjà quelques mois que certains de mes amis ne viennent plus en cours. Des mois qu'il y a de nouveaux décrets à l'encontre des juifs. Ça fait aussi quelques temps que je pense à entrer dans la résistance mais j'ai peur... La peur d'être arrêté, d'être torturé ou encore de mourir m'en a empêché jusqu'ici. J'ai fini par passer le cap au début de cette année 1942, je suis entré dans le groupe G. Le groupe G est un mouvement résistant qui loge à l'université de Bruxelles, celle-là même où j'étudie. L'évènement qui m'a poussé à vaincre ma peur et à mettre ma vie en danger est l'entrée de mon frère au sein de ce même groupe. Durant des mois, nous avons travaillé dans la plus grande clandestinité. Saboter tout ce que nous pouvions pour éviter des horreurs. Nous élaborions mille et un plans de sabotage.

En mars 1942, mon frère s'est fait arrêter. Non pas parce qu'il était résistant mais parce qu'il était juif. En effet, celui-ci était né du premier mariage de ma mère, d'un père juif. Je ne vais donc pas lui faire un dessin sur le pourquoi il a été arrêté... Tout le monde le sait même si personne n'ose le dire à haute voix. Mon frère a toujours été là, il a toujours pris soin de moi, il y a toujours eu cet amour fraternel tellement fort entre nous que je dois me battre pour le sauver. Je ne pouvais le faire qu'en travaillant au sein du groupe G. Je m'y suis mis corps et âme car plus rien ne comptait à présent à part l'espoir d'un jour revoir mon frère. Certes, mes amis et moi n'étions pas des pros du sabotage mais notre volonté de résister nous rendait meilleurs chaque jour. Mes deux amis d'enfance, Paul et Edouard, se battaient à mes côtés au sein du groupe G. Ils allaient m'aider à attaquer le train de mon frère et d'autres résistants pris au piège. Les risques étaient énormes, c'est pourquoi nous n'étions que 3 dans le projet. Les autres avaient peur. Ma peur s'apaisait petit à petit car je ne me sentais plus seul. C'est peut-être idiot mais savoir qu'on est plusieurs à se battre, c'est très réconfortant en temps de terreur.

Le temps a passé et le jour J est arrivé. Ce fameux 19 avril 1942, tous mes espoirs reposaient sur cette date. En effet, grâce à certaines filières, j'ai appris que mon frère allait être déporté. Je me souviens encore de ce matin-là, mon cœur battait la chamade. Mes mains tremblaient tellement que j'arrivais à peine à réfléchir. Mes deux amis, Paul et Edouard s'énermaient car ils voyaient très clairement que je n'avais aucune concentration. C'est pourquoi je suis parti me promener toute l'après-midi. Je regardais Bruxelles d'une toute autre façon. Ma ville était terrorisée par la peur, je pouvais le lire sur le visage des passants. C'est en analysant ces personnes que toute ma peur s'est évacuée. C'est pendant cette promenade que je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas que mon frère qui comptait, je voulais récupérer ma ville. Je voulais revoir des vrais sourires sur le visage des passants. Peu importe si j'y laissais ma vie, ma conviction était plus forte que tout. Lorsque je me suis rendu compte de ça, j'ai décidé d'aller revoir tous mes endroits préférés, de faire revivre mes souvenirs et d'aller donner un dernier baiser à ma mère avant le grand pas.

Vers 18h, nous avons tous les trois quitté la place Meiser en vélo en direction de Boortmeerbeek. Nous n'avions avec nous que 3 pinces, un fanal et le revolver de Paul. À 21h nous avons placé le fanal au milieu des rails avec un ruban rouge. Il ne nous restait plus qu'à attendre l'arrivée du convoi. Je ne saurais décrire mon état, c'était inexplicable, mon cerveau ne s'arrêtait pas de travailler mais j'étais physiquement étrangement calme. Il n'en n'était pas de même pour Paul et Edouard qui eux, n'arrêtaient pas de gigoter. Jusqu'à l'arrivée du convoi, aucun mot ne fut prononcé. Le seul bruit qu'il y avait c'était ce petit brin de vent qui faisait bouger les feuilles, qui me caressait le visage et qui me rafraichissait. Le calme régnait jusqu'au moment où un énorme bruit surgit de nulle part. Le train arrivait. En une fraction de secondes nous étions tous les trois sortis de nos pensées. Nous nous sommes regardés, nous étions prêts.

Le train s'arrêta brusquement. Nous étions en face du wagon, celui dans lequel il y avait Simon ainsi que d'autres résistants et déportés. Nous nous sommes mis au travail directement. Le stress était tellement présent que nos mains faisaient tout mécaniquement comme si nous avions fait ça toute notre vie. Mais après quelques minutes, la Schutzpolizei, postée à chaque bout du train, ouvrit le feu. Malgré cette fusillade, quelques secondes après nous avons réussi à ouvrir le wagon. Les déportés sortirent, ils couraient pour échapper à l'enfer. Mais moi je ne pouvais bouger... Ce petit être, d'à peine quelques mois, reposait dans le fond de ce wagon.

Je ne pensais plus à partir, à m'enfuir. Mon cœur venait de se briser jusqu'au moment où mon frère m'attrapa la main et m'emmena loin. Je couru à ses côtés sans vraiment m'en rendre compte mais la seule image que j'avais en tête était ce bébé.

Tout ça s'est passé hier, je ne me souviens pas de la fin de cette nuit. La seule chose que je sais, c'est que je me suis réveillée dans ce train. L'odeur est abominable, ça hurle et ça pleure de tous les côtés. Je suis en route vers l'enfer mais je suis avec mon frère.

3. Et Aujourd'hui ? Un témoin : Emmanuel Crahay.

3.1. Biographie.

Emmanuel Crahay, appelé plus couramment Manu, est né le 25 avril 1963, près d'Ougrée dans la province de Liège. Il était le premier garçon d'une famille ne comprenant que de filles : il a deux grandes sœurs et aura deux petits frères par la suite. Il grandira dans une famille nombreuse. Son papa était militaire. Enfant, il migrera avec sa famille vers l'Afrique. Manu passera toute son enfance au Congo dans la ville de Kitona, non-loin de l'embouchure d'un fleuve se jetant dans l'Atlantique. Sa nouvelle habitation, était une base militaire belge où son papa avait été muté. Il y passa sa scolarité, son école s'appelait SEKI, ce qui était d'ailleurs le nom du centre d'entraînement militaire de la ville de Kitona. Manu a donc depuis son plus jeune âge été en contact avec le milieu militaire. Il a eu l'occasion, dans sa jeunesse de visiter quelques endroits exceptionnels du Congo, comme par exemple le Shaba, qui est très populaire pour ses mines de diamants et de cuivres. D'ailleurs il nous a expliqué que de cet endroit démarrent très souvent des conflits armés. Il a eu l'occasion aussi d'aller visiter la ville de Kinshasa qui est la capitale du Congo, et encore d'autres endroits tous aussi beaux les uns que les autres. En 1974, à l'âge de 11 ans, Manu est revenu en Belgique accompagné de sa famille. La raison de ce rapatriement soudain est lié à la décision du président du Congo, Mobutu, de mettre fin à la coopération militaire belge, c'est à dire la CTM (coopération technique militaire). A son retour, il a habité au centre de la ville de Liège puis a déménagé peu de temps après, du côté de Bassenge, toujours en province liégeoise. Il était adolescent à l'époque et fréquentait donc une école secondaire. Il a entamé ses études à l'école des Pitteurs, à Liège, en option coiffure. C'est là qu'il rencontrera sa première femme, Fernande Sabel. Il restera dans cette école jusque 1981, cette année là étant celle de ses 18 ans. Peu de temps après, il décidera d'entrer à l'armée à Marche-les-Dames, près de Namur, comme volontaire. C'était un centre d'entraînement spécialisé pour le commando. C'est dans ce centre qu'il réalisera son instruction, c'est à dire son apprentissage pour devenir commando. Il a pris très vite goût à sa nouvelle vocation et décidera juste après son instruction de se diriger vers Schaffen, dans la province du Brabant flamand, au centre d'entraînement de parachutisme.

Il sera par la suite intégré au 3^{ème} bataillon de parachutistes à Tienen, près d'Anvers, toujours en tant que volontaire. Par la suite, Manu décidera de passer plusieurs brevets, par exemple, chauffeur de véhicule lourd, explosif ou encore tireur Milan, c'est à dire pouvoir être capable de se servir d'une arme anti-char plus communément appelé missile. A l'âge de 20 ans, Emmanuel, a eu l'occasion d'être muté au 2^{ème} bataillon de commando à Flawinne, près de Namur. C'est là-bas, qu'il a obtenu son grade de caporal, dû en grande partie à son ancienneté. Deux ans plus tard, il a décidé d'aller à l'école d'infanterie, du côté d'Arlon, avec pour seul but celui de devenir un sous-officier ! Il en sortira un an plus tard, réussite en main. Une grande partie de l'année 1986, de juin à octobre, le sous-officier a reçu une formation de gradé para commando à Marche-les-Dames, près de Namur. Ce sera à nouveau une réussite, il a donc obtenu cette année là une nouvelle mutation, mais cette fois comme chef de section au premier bataillon de parachutiste à Diest, près de Hasselt. Il y restera jusqu'en 1989.

Il retournera cette année là, à Marche-les-Dames, comme instructeur de base, pour les jeunes soldats candidats para-commando. En 1992, il entre à la compagnie des écoles à Marche-les-Dames, où il sera nommé responsable des candidats gradés en para commando. En 1994, il devient instructeur commando à la compagnie camps de MID. La même année, il part au Rwanda suite à l'assassinat des 10 commandos à Kigali, capitale du Rwanda. C'était une mission qui consistait à ramener le 2^{ème} bataillon commando, qui se trouvait lui, en Afrique, au Kenya. Lui et ses troupes se sont également occupés de l'évacuation des ressortissants belges sur place qu'ils rapatriaient de Kigali vers Nairobi, pour ensuite les renvoyer en Belgique. Après cette mission au Rwanda, il demandera à retourner au 1^{er} bataillon de para commando, où il occupera diverses fonctions : adjoint de peloton, état major de la 13^{ème} compagnie... Il y restera jusqu'en 1997. Cette année là, suite à un appel, il fait une mutation au commandement opérationnel de la force terrestre à Evere, dans la région de Bruxelles. C'est cette année là, aussi, qu'il partira en mission au Congo. L'année suivante, il partira en mission en Bosnie-Herzégovine. Entre-temps, il se séparera de sa première femme. Il partira encore en mission au Kosovo en 2002, mais depuis 1999 il exerce une fonction beaucoup plus spécifique. Emmanuel Crahay travaille aujourd'hui pour le service général du renseignement et de la sécurité (SGRS). Il y occupe différentes fonctions comme, la lutte anti-terrorisme, le renseignement ainsi que la surveillance de la sécurité de l'état. Il travaille toujours à l'heure actuelle pour le SGRS, il habite aujourd'hui du côté d'Andenne près de Namur et est couple avec Ouacila, d'origine algérienne. Il ne lui reste plus actuellement que quelques années de carrière...

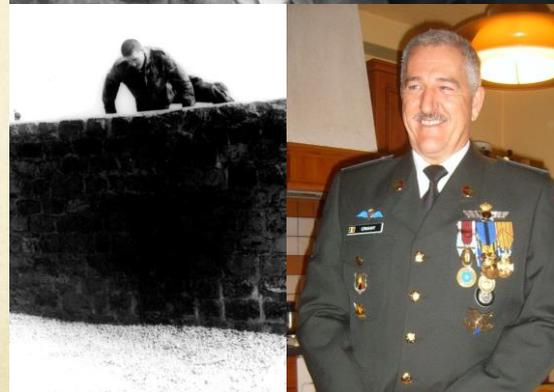
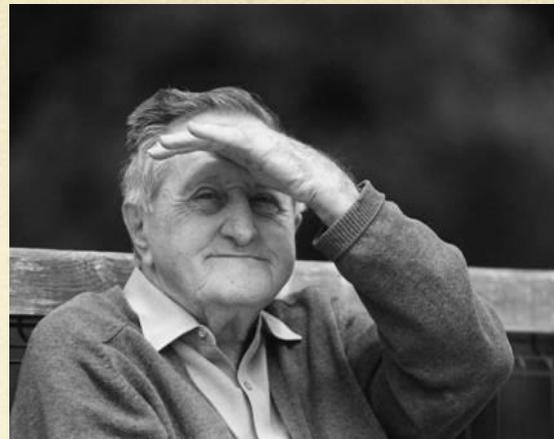
3.2. Photo de notre témoin Emmanuel Crahay.



Source : photos personnelles du témoins.

3.3. Lien en notre témoin historique et notre témoin contemporain.

Nous avons décidé de choisir, comme témoin contemporain, Emmanuel Crahay. Ce témoin contemporain a évidemment un lien avec le travail en histoire sur Robert Maistriau. Ces deux témoins, combattent l'injustice et viennent en aide à des personnes abandonnées de tous . Robert Maistriau l'a fait pendant la guerre 1940-1945, en faisant partie d'un groupe de résistants nommé « Groupe G », avec lequel il sabotera la ligne du 20^{ème} convoi. Grâce à cet acte, il a sauvé des juifs innocents qui étaient envoyés vers des camps de concentration, voire d'extermination. Il n'a en aucun cas eu peur de mettre sa vie péril pour celle des autres. Et ce à plusieurs moments de sa vie. Notre témoin contemporain, quant à lui, est un militaire, parti plusieurs fois en mission, dont certaines l'ont plus marqué que d'autre. Il n'a jamais hésité à mettre sa vie en danger, pour aller sauver celle des autres à l'autre bout du monde. Ces personnes sont des héros, ils ont combattu ou combattent toujours contre l'injustice...



Source : 1.

<http://users.telenet.be/holocaust.bmb/ned/Herd0>

3.4. Explication d'une théorie psychologique par rapport à nos deux témoins.

Théorie de Freud.

Nous pourrions croire que les militaires en revenant de leurs missions décompensent. La décompensation freudienne peut se manifester sous plusieurs formes par exemple : la dépression, l'alcoolisme, la drogue, la paranoïa ou encore la schizophrénie. Avant ce processus de décompensation il existe trois mécanismes de défense freudien :

- La régression : alors que je suis un adulte, je me comporte comme un enfant.
- Le refoulement : Je ne vais pas bien mais je vais bien quand même. J'y fais face.
- L'annulation rétroactive : Je vis quelque chose de mal mais dans ma tête ça n'existe pas. Je refuse de voir la réalité en face. Ce mécanisme se met souvent en place lorsque la personne vit quelque chose de difficile durant l'enfance.

Dans le cas d'Emmanuel Crahay, il utilise inconsciemment un mécanisme de défense freudien. Dans ce cas précis, nous pourrions dire que notre témoin effectue un refoulement, c'est à dire qu'il ne montre jamais aucune émotion négative sur ce qu'il a vécu. Il garde le positif de chaque mission et en retiens les bons souvenirs.

Dans le cas de Robert Maistriau, il utilise inconsciemment lui aussi un mécanisme de défense freudien. Dans ce cas, nous pourrions dire que notre témoin effectue aussi un refoulement. En effet, dans de nombreuses interviews Robert raconte de très bons souvenirs de la deuxième guerre mondiale. Il préfère parler des nombreuses connaissances qu'il a fait dans les camps de concentration plutôt que de la torture qu'il a subi.

4. Dans les coulisses : une affiche, une valise, des impressions

Le projet d'affiche : Notre projet d'affiche est simple et en même temps compliqué. Il représente à la fois les trois sauveteurs du 20^{ème} convoi mais aussi les prisonniers de celui-ci. Certains en couleur, ceux qui ont été sauvés. D'autres en gris, ceux qui sont partis. Des oiseaux, des hommes, des femmes et des enfants qui malgré leur souffrance ont pu, un jour, gagné la paix. Le côté sombre représente la mort, la souffrance, la peine. Le cœur est abîmé par toutes ces atrocités. Le côté en couleur représente la résistance, la vie et le courage de ceux qui se sont battus contre ces horreurs.

La valise : l'attaque du XXe convoi en playmobil.



Les Territoires de la
Mémoire, le 30 mai 2015,
Photo d'Anne Salien.



Ce travail m'a permis de faire un voyage dans le passé, à une époque ravagée par la terreur. Certains sont devenu bourreaux. D'autres, comme Robert Maistriau ont pris le chemin de la résistance. De nos jours certains se battent encore, c'est la cas d'Emmanuel Crahay.



Un projet émotionnellement difficile mais très instructif. Des histoires qui donnent à réfléchir. Qui nous remettent en question sur certaines de nos valeurs, sur nos problèmes, sur nos priorités. Une aventure exceptionnelle. Tant au niveau du contenu qu'au niveau humain...



Ce travail m'a apporté beaucoup. J'ai apprécié la recherche historique que nous avons pu effectuer. Les émotions tout au long de ce travail m'ont fait grandir. Robert Maistriau et Manuel Crahay sont des noms que je n'oublierai jamais, ce sont des exemples pour mon avenir. Si un jour je devais vivre la même situation, j'aimerais avoir la même force de caractère et le même courage...

Des impressions personnelles...

5. L'exposition en quelques photos...



Détail de la valise

Chloé en compagnie de Chaïm
Erlbaum

Photos de Monique Perilleux, 23
mai 2015.



« 28 histoires parmi des millions d'autres...



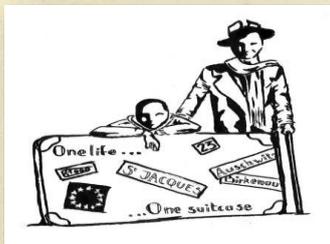
Les 23 jeunes du Lycée Saint Jacques participant au « Train des 1000 » 2015. Auschwitz. Photo Catherine Moreau.

**...et aujourd'hui 84 étudiants porteurs de mémoire pour
ne jamais oublier ! »**

Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « **Train des 1000** » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant « en miroir » celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs « valises-miroirs » dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2^e étage de la Cité Miroir à Liège du 18 au 30 mai 2015.**



www.LyceeSaintJacques.be

Lycée Saint-Jacques
Rue Darchis, 35
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:
Anne Vandergeten
A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne Toppets, Anne Marrant, Dominique Kreuzsch, Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : Train@lsjl.be

